

# Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



## Chapitre XV



~« Obtenez »

« Debout, tout de suite ! » s'exclama la lavandière en se penchant sur Lazare et en lui enfonçant un doigt dans le flanc. « Levez-vous, Maître Lazare ! » Lazare se réveilla en sursaut, la main sur le ventre, serrant sans le savoir la sienne. Elle retira sa main et le gronda : « Regarde -toi ! Tu salis ta chemise neuve avant même d'être reçu par mon Seigneur ! »

Lazare se redressa et baissa les yeux sur son ventre taché de vin. Aussitôt, il se prit la tête entre les mains, grimaça et se laissa retomber sur le lit. « Mon Dieu, tout est un cycle. » « Oh non, pas question ! » aboya la lavandière. « Rendez-moi cette chemise ! Monseigneur arrive bientôt. Maintenant, levez-vous de là ! »

Lazare gémit et se releva péniblement avant de s'appuyer lourdement contre le mur. Il jeta un regard méfiant autour de lui, comme pour redécouvrir la pièce. Puis il se frotta les yeux et se pinça l'arête du nez, se disant que Frère Odino ne lui avait jamais parlé du côté pernicieux du vin.

« Y a-t-il un bon côté à quelque chose de mauvais ? » se plaignit la femme en arrachant Lazare du mur et en l'escortant vers la table en le tenant par le col. « Homme volant ou pas, vous êtes tous pareils, jusqu'au dernier. » Elle le fit pivoter et l'arrêta net.

« Hommes : purifiez-les, donnez-leur à boire, et purifiez-les encore », grommela-t-elle en déboutonnant sa chemise. De nouveau, Lazare grimaça et porta la main à sa tête lorsqu'elle lui retira le bras d'une tape. « Ne bouge pas ; le temps presse. »

Il soupira et se détourna pour examiner la table vide, son unique candélabre flambant neuf et la pièce désormais métamorphosée ; il remarqua qu'il n'y avait plus une trace de nourriture, de désordre ou de tache autour de lui. Il regarda vers le coin. « Où est le rat ? »

« Rat ; quel rat ? »

« Il était juste là, dans le coin de la pièce », a-t-il précisé en montrant du doigt.

« Tu es encore ivre. » Elle souffla et secoua la tête.

« Quoi, la nourriture ? »

« On te l'a enlevée ce matin, pendant que tu ronflais », déclara-t-elle en lui tirant le bras hors de sa chemise. « Et tu as laissé tomber la moitié de la nourriture de mon Seigneur par terre. Tu devrais avoir honte, après l'accueil chaleureux qu'il t'a réservé. »

« C'était le vin. Je n'arrivais pas à tenir debout. Je ne savais pas que... »

Elle l'interrompit, se mettant à prêcher : « J'ai déjà entendu bien des inepties pareilles — c'est la faute du vin, mais jamais la tienne. » Elle lui retira sa blouse, la fit claquer légèrement et la retourna sous tous les angles pour examiner son état violacé.

Lazare réarrangea ses ailes et se gratta la tête. « Vous dites cela, seigneur d'Alcicourt... il vient ? »

« Et très directement », aboya-t-elle en se retournant et en s'éloignant de lui. « Il devait arriver Depuis, lorsqu'il a appris votre piètre état, il vous a accordé un long moment pour vous remettre de vos émotions – presque toute la journée déjà. » Elle fronça les sourcils et replia sa chemise sur son bras en lui lançant : « Il est rare qu'un invité se fasse attendre aussi longtemps. Vous pourriez faire preuve d'humilité et être moins indulgent envers le vin que vous ne le pensez. » La lavandière frappa à la porte et s'éclipsa.

Tandis que Lazare faisait le tour de la table et s'asseyait sur le banc, la porte s'ouvrit de nouveau. Trois gardes imposants entrèrent dans la pièce et se placèrent contre le mur. Puis, un jeune homme aux cheveux noirs et à la barbe fine franchit la porte d'un pas vif et s'arrêta net, ses yeux vert clair se posant aussitôt sur Lazare. Son visage aurait pu paraître Presque enfantin, son allure contrastait fortement avec le reste de son corps ; grand, bien bâti, il imposait la stature d'un soldat aguerri. Il détacha sa cape et la posa sur le bras tendu d'un garde . Puis, ajustant son gilet croisé, il sourit et s'approcha lentement de Lazarus. « Lazarus Gogu, si je comprends bien ? » Lazarus acquiesça. « Je suis le seigneur Ceryce d'Alcicourt, comte de Languenais, et héritier de ces terres. » Il contourna la table et se plaça en face de Lazarus. « J'attendais ce moment avec vous. » Il lui serra la main.

Les mains jointes, il regarda le torse nu de Lazare avec un plaisir apparent tout en déclarant : « Enfin, nous nous rencontrons. »

Lazare répondit avec révérence par une profonde et longue révérence. « Monseigneur, l'honneur est pour moi. »

« En effet, levez-vous, ce n'est pas nécessaire », insista-t-il joyeusement.

Lazare se leva et aperçut le noble qui s'approchait. Il entendit le cliquetis de pièces de monnaie sous les vêtements de l'homme. Et il vit son gilet s'entrouvrir un instant, dévoilant le pommeau d'un poignard dans son fourreau.

D'Alcicourt soupira et secoua la tête, ajoutant : « Je dois présenter mes plus sincères excuses pour les mauvais traitements que vous avez subis pendant votre détention. J'ai donné des ordres stricts qui Aucun mal ne vous est arrivé. Mes hommes ont été courageux ; certains sont morts en vous défendant. Si j'avais anticipé une telle agitation, j'aurais dépêché bien plus d'hommes.

Lazare baissa les yeux.

D'Alcicourt prit une inspiration, tapota la table et sourit. « Vous êtes pourtant là, Dieu merci. Et maintenant que vous êtes en sécurité, je peux vous assurer que mes armées et l'autorité divine du Saint-Siège, et plus particulièrement de cette province, sont à votre service, si besoin est. » Il hocha la tête. « J'espère donc que tout vous a plu, n'est-ce pas ? Vos vêtements, le banquet... et le vin ? »

« En effet, insista Lazare, je n'ai jamais vu autant de nourriture sur une si grande table, ni des vêtements aussi beaux. Pardonnez-moi d'avoir renversé le vin, monseigneur ; j'ai perdu l'équilibre. C'était tout à fait inattendu. »

Le seigneur le congédia d'un geste de la main, tout en le rassurant : « C'est tout à fait prévisible, vu tout ce que vous avez enduré ces derniers temps. Votre chemisier était bien trop vif pour dissimuler une tache. » Il claqua des doigts. « Ah ! Soyez assuré que ma servante m'en apporte un autre à l'instant même. Une teinte beaucoup plus sombre s'impose, aussi profonde que le crépuscule. » Il soupira et sourit. « Et puisque vous êtes maintenant entre deux chemisiers et à moitié nu, peut-être pourriez-vous me montrer vos plus beaux atouts, vos ailes, surtout, si vous le voulez bien ? » Il lui fit signe de se retourner. « Déployez-les. »

Lazare obéit, s'offrant un bref instant à la vue de tous avant de se retourner et de découvrir les regards durs des soldats et une lueur verdâtre dans l'œil de d'Alcicourt. L'homme frappa dans ses mains et porta ses doigts entrelacés à son menton. « Absolument stupéfiant ! Quelles ailes magnifiques vous avez, Lazare ! Vous êtes vraiment prodigieux. » Il désigna les bancs de la table et s'en approcha. « Maintenant, veuillez vous asseoir. »

Tandis que Lazare prenait place à table, l'homme se pencha vers lui, ouvrit grand la bouche et murmura simplement : « Ahhh. »

Lazare obéit à ce geste grossier, ouvrant grand la bouche pour D'Alcicourt.

Le seigneur laissa échapper un petit rire et frappa la table de sa main. « Et quelles grandes dents vous avez ! Vraiment, magnifiques ! » Il se pinça l'oreille en regardant celle de Lazare . « Et une oreille fine, vous devez l'être, n'est-ce pas ? »

« Oui, monseigneur », admit Lazare, se sentant quelque peu mal à l'aise face à l'intérêt porté à ses traits peu virils. Il s'éclaircit la gorge. « Si cela vous plaît, peut-être pourriez-vous me faire part de la raison pour laquelle vous m'avez convoqué ? »

« Et je le ferai », déclara d'Alcicourt, dissimulant sa joie derrière un ton plus posé. « Je vous ai convoqué dans l'espoir que vous puissiez m'aider dans une tâche particulière, une affaire tout à fait à votre portée, vu votre talent. »

« Quelle est cette tâche ? »

Le noble prit une inspiration et regarda la table, hésitant un instant avant de tapoter du doigt. « Peut-être devrais-je commencer par le début, n'est-ce pas ? »

« Si vous voulez bien partager », répondit Lazare avec un sourire et un hochement de tête.

« Très bien. Mon frère aîné était le seigneur Gildard d'Alcicourt, ancien comte de Languenais. Son château se trouve à plusieurs lieues à l'ouest d'ici ; cependant, il est décédé depuis longtemps , emporté par les vapeurs . Son épouse mourut peu après en couches, sans laisser d'héritier capable de régner – seul le nourrisson survécut. Gildard avait anticipé cette éventualité, parmi d'autres malheurs, en préparant déjà un testament. »

Testament, légal et exécutoire, pour régler précisément une telle situation. Il y stipule que s'il a un enfant incapable de gérer ses biens, je dois en assumer la gouvernance jusqu'à ce que l'enfant soit en pleine capacité. De plus, il précise que si l'enfant est une fille, je dois la faire grandir et la marier à un dignitaire convenable avant de leur transmettre ses biens.

Conformément à cet acte sous serment et enregistré, je suis tenu, de toute ma vie, de respecter ce décret. À ma mort, la fille héritera de la totalité de ses biens, mariée ou non. Cette fille est ma nièce, Endora d'Alcicourt, et elle est à peine en âge de discerner la passion de la raison, ou le bien du mal. Il se trouve qu'elle est depuis tombée en disgrâce auprès de moi et est devenue une sorcière cupide et sans scrupules, exigeant absurdement que toutes les anciennes terres de mon père lui soient cédées – celles de Gildard comme les miennes. Dans ses manigances, elle a pris la main de Lord Frédéric Hugon, comte de Borbonaise – même un porc ferait un meilleur prétendant qu'Hugon, le Boucher Ivre. Néanmoins, elle a convaincu Hugon de contester le décret final de mon frère et, il

Hugon a adressé une pétition aux tribunaux royaux tout en lançant une campagne de raids, massacrant mon peuple qui cultivait les terres de Gildard. En conséquence, le magistrat royal a convoqué un archevêque du siège pour des négociations. L'Église lui a demandé de respecter une trêve jusqu'à ce que l'affaire soit réglée. Or, Hugon a depuis rompu la trêve. et assiégea le château de Gildard, n'épargnant aucune vie, pas même celle des enfants.

« Les enfants ! » s'exclama D'Alcicourt en frappant du poing sur la table.

Lazare sursauta.

D'Alcicourt relâcha son poing et se frotta les yeux du bout des doigts. « Pardonnez mon indignation. » Il prit une profonde inspiration et expliqua plus en détail qui était sa femme et sa bien-aimée : « Dame d'Alcicourt » . et ses trois jeunes frères se trouvaient au château de Gildard lorsque Hugon l'assiégea. Ses hommes les tuèrent et brûlèrent leurs restes avec les corps de mes soldats et paysans. Je dois maintenant croire qu'Endora a présenté ses condoléances et m'a assuré qu'ils n'étaient pas morts. au château lorsque Hugon frappa. Cependant, Lady d'Alcicourt et ses frères restèrent portés disparus pendant quinze jours.

D'Alcicourt se leva brusquement de table et s'avança vers le mur avant de croiser les bras et de s'adosser aux pierres. Il fit un signe de tête à Lazarus. « Or, récemment, j'ai appris qu'Endora et Hugon entretenaient une relation bien différente. Mon informateur m'a dit qu'Hugon retenait Endora captive, à l'écart, pendant qu'il dormait dans le lit de Gildard. J'en déduis qu'il lui laisse la vie sauve uniquement parce que je suis encore en vie. Et quand je mourrai – et qu'elle mourra ensuite –, il se dressera contre mon décret final et s'emparera de la province entière de mon père. Je connais son plan. Il s'est déjà vanté auprès de ses hommes qu'il attaquerait mon château et qu'il n'y aurait aucun survivant pour témoigner. »

Le Boucher Ivre lève son armée contre moi pendant que je parle.

D'Alcicourt s'approcha de la table et s'assit, fixant Lazare droit dans les yeux. « C'est là que vous pouvez me rendre un service inestimable. Des centaines de vies – hommes, femmes et enfants – reposent sur vos ailes, Lazare. En tant que chrétien engagé, j'attends de vous que vous serviez la justice et la droiture au nom de Dieu. »

Lazare se tortilla et se prépara au combat. Il déglutit difficilement et hocha la tête.

D'Alcicourt s'adressa à ses gardes : « Rappelez -vous votre serment de garder le secret ; ne dites rien de ce qui se passe à cet instant. » Les gardes acquiescèrent et D'Alcicourt se retourna vers Lazarus. Il se pencha sur la table et fit glisser son doigt sur son plateau, comme s'il traçait les contours d'une carte invisible. « À la nuit tombée, je vous demande de vous rendre au château de Gildard et d'entrer par la fenêtre centrale de la tour sud, qui donne sur un escalier en colimaçon menant au couloir supérieur. Ce couloir conduit directement aux appartements du maître du château. À gauche se trouve la chambre d'Hugon ; à droite, celle d'Endora . Étant la prisonnière d'Hugon , la porte de la chambre d'Endora est verrouillée de l'extérieur ; et aucun garde n'est autorisé à pénétrer dans le couloir. »

Lazare se recula et secoua la tête en soupirant profondément.

D'Alcicourt fit un geste de la main pour vous rassurer : « Non, non, n'ayez crainte ! Écoutez-moi bien : personne ne vous découvrira ! Hugon n'a posté ses gardes intérieurs qu'au pied de l'escalier et ils ne vous trouveront pas. »

« Attendez-vous à entrer par la fenêtre la plus haute. De plus, vous volerez par l'arrière du château, qui enjambe une falaise abrupte, sans nécessiter de gardes. Son armée garde l'avant et les côtés du château ; et leurs yeux scruteront le sol, non le ciel. Vous pourrez entrer et sortir à votre guise, sans que personne ne vous remarque. » D'Alcicourt se pencha en arrière, tendit les mains à Lazare et sourit. « Vous voyez ? C'est une tâche bien trop simple pour un homme capable de voler pendant une demi-nuit sans s'arrêter. Le Seigneur a véritablement béni mon peuple par votre présence inattendue, Lazare. Ils vous en seront éternellement reconnaissants. »

« Monseigneur, » déclara Lazare en s'éclaircissant la gorge, « vous vous méprenez peut-être sur mes capacités. Je peux voler une demi-nuit sans m'arrêter ; cependant, je ne peux pas porter quelqu'un d'autre en vol — c'est au-delà de mes forces. »

« Je ne m'attends pas à ce que vous portiez qui que ce soit, où que ce soit. » D'Alcicourt dégaina son poignard et le planta dans la table. « Est-ce un fardeau trop lourd ? »

Lazarus plissa les yeux en fixant la lame à manche noir. « Donc, si je comprends bien, vous ne me demandez pas de sauver Endora ? »

Il leva les yeux et vit d'Alcicourt secouer la tête en disant : « Elle n'est pas à toi de la sauver, Lazare. Seule la grâce du Seigneur Tout-Puissant peut l'accomplir. » Il se pencha et tapota du doigt le manche du couteau. « Voici tout ce dont tu as besoin : léger comme une plume et tranchant comme l'œil d'un faucon. Prends-le. »

« Monseigneur, je n'en ai point besoin », rétorqua Lazare.

« Non, on ne peut pas compter uniquement sur la force. Hugon est un homme imposant. À présent, emportez-le avec vous, sans rien laisser au hasard. » D'Alcicourt désigna Lazare du doigt et lui fit un clin d'œil. « Il est imposant ; mais ne vous inquiétez pas. Comme chaque soir, il sera ivre et dormira seul. Il ne se réveillera pas à de légers pas. Agissez donc vite et efficacement ; et assurez-vous qu'il ne respire plus. Laissez le poignard avec lui afin que ses hommes le trouvent tué par ma propre lame. Ensuite, vous devrez quitter la même fenêtre de la tour et retourner me rejoindre. »

« J'attendrai votre retour sain et sauf. »

Lazare secoua la tête. « Pourtant, mon seigneur, j'ai vu votre armée aux portes du château. Elle était impressionnante. » Comment Lord Hugon peut-il vaincre un tel nombre d'individus s'il les place en défense de son château ? Peut-être que si vous faites cela, aucun sang ne sera versé.

D'Alcicourt secoua la tête. « Ce n'était pas mon armée, rassemblée aux portes, mais une foule indisciplinée et indésirable. Quand la nouvelle se fut répandue dans toute la province, ils sont venus vous chercher. En vérité, mes fidèles ont considérablement diminué et, pour la plupart, ils restent au château. Et contrairement à moi, Hugon commande une armée considérable, peut-être même plus nombreuse que la foule que vous avez vue. En fin de compte, je suis bien mal armé s'il attaque. » Le village, hors du château, sera le premier à tomber. Comme à son habitude, il épargnera

« Aucune vie. »

Lazare examina la table, pesant le pour et le contre. « Alors peut-être pourras-tu mettre tes villageois et tes soldats à l'abri du danger, comme Moïse l'a fait avec son peuple ; et aucun sang ne sera versé... »

« Non, Lazare, » intervint-il, « je ne suis pas Moïse ; et ce n'est pas une terre lointaine d'autrefois. Je suis un vassal et un serviteur du roi – un simple seigneur – et ce sont mes terres et leurs habitants. Nous n'avons nulle part où aller. Nous sommes nés sur cette terre ; nous la cultivons ; et nous serons enterrés à l'ombre de nos ancêtres – c'est notre foyer. Si j'ordonne à mon peuple d'abandonner tout ce qui lui est cher et de laisser Hugon brûler leurs maisons et profaner les tombes de leurs pères, frères et fils, morts de sa main, alors ils se retourneraient contre moi – villageois et soldats confondus. Et je ne pourrais pas leur en vouloir . »

Il scruta les murs, pesant le pour et le contre. « Monseigneur, si vous avez si peu de gens, pourquoi exigez-vous autant de terres qu'auparavant ? Peut-être pourriez-vous faire la paix avec lui en lui offrant une portion de terre dont vous n'avez plus besoin. Et peut-être pourriez-vous envoyer l'évêque négocier l'accord et lui demander de libérer Endora. Et pas de sang... »

« Nul ne peut marchander avec Hugon. Il convoite toutes mes terres – et ma tête – et n'acceptera rien de moins ; il est déraisonnable. De plus, l'évêque s'est enfui, ne me laissant qu'un homme ailé et un poignard. »

« Il a fui ? Pourquoi Son Éminence a-t-elle fui ? »

D'Alcicourt reprit son souffle et esquissa un sourire. Il leva les yeux au ciel, entrelaça ses doigts et expliqua, presque à contrecœur : « Eh bien, parce que j'ai insisté pour qu'il conclue un autre type d'accord : une sorte d'inquisition informelle, qui, je le croyais, pourrait apaiser les soupçons grandissants et calmer les inquiétudes de mon peuple. » D'Alcicourt regarda sévèrement les soldats adossés au mur, qui hochèrent la tête avec un regard sincère.

Lazare demanda : « L'inquisition me concernait , en présence de Son Éminence et du scribe, n'est-ce pas ? »

D'Alcicourt acquiesça. « Pour mon peuple, j'ai exigé qu'un représentant de l'Église proclame que vous n'êtes pas le diable, mais un simple homme volant. » Il s'éclaircit bruyamment la gorge. « Durant son séjour prolongé au château, et sous la surveillance constante de ses gardes du corps, je vous le rappelle, il a trouvé le temps de rassembler les informations concernant notre situation délicate. La cause est désormais claire, n'est-ce pas ? »

Lazare détourna le regard.

D'Alcicourt poursuivit : « Il s'enfuit néanmoins à Avignon, préoccupé. » Il haussa les épaules. « Je n'avais aucun recours. Je ne pouvais pas le laisser ordonner que vous soyez brûlé vif. »

Lazare grimace. « Son Éminence voulait me brûler vif ? Pourtant, il m'a trouvé capable de voler . Seul le scribe a dit le contraire. »

« Qu'importe ; ils ne vous importuneront plus. Vous êtes sous ma protection ; et mon peuple est désormais en paix avec un simple homme volant chrétien parmi eux. » Il se tourna vers le Les gardes, qui se tenaient contre le mur, leur demandèrent : « N'est-ce pas vrai ? »

Ils répondirent d'une seule voix : « Oui, mon Seigneur. »

« Et pourtant, tu me prends pour un diable ? » lui demanda Lazare.

« Ça compte », répondit-il en faisant un rapide mouvement de tête, « Seulement que tu sois en sécurité. »

« Si vous le voulez bien, Seigneur ; cela compte pour moi. »

D'Alcicourt soupira et secoua la tête. « Très bien ; je dois avouer qu'au début, quand un de mes soldats m'a annoncé votre capture, j'ai cru que vous pouviez... euh... »

« Peut-être étiez -vous ... le Diable, capturé. » Il haussa les épaules. « Son souvenir

« La description que j'avais de toi était pour le moins pittoresque ; il m'avait dit que tu dépassais d'une bonne tête le plus grand de mes hommes, que tu avais des ailes monstrueuses de dragon et que tes dents étaient si grandes qu'elles pourraient dévorer une vache. Ce n'étaient que des paroles en l'air, comme j'ai pu le constater lors de ton bref séjour. » Il passa une main tendue sur Lazare et rit doucement. « Regarde-toi. Tu n'es pas le Diable – ni aucun diable d'ailleurs – juste un homme volant. »

Lazare inclina la tête. « Pourtant, si vous m'avez choisi pour être le Diable, pourquoi m'avez-vous laissé entrer chez vous ? »

Ils se sont scrutés dans les yeux.

D'Alcicourt se leva brusquement, joignit les mains derrière le dos et se mit à arpenter la pièce en continuant à parler. un œil sur Lazare. Puis il s'arrêta brusquement et pivota sur ses talons pour faire face à Lazare, disant : « Oui ; et pourquoi moi, un homme pieux, inviterais-je tout ce qui est impur, comme le « Le diable en personne, chez lui ? » Il sourit, s'appuya nonchalamment contre le mur et loua Lazare : « Vous maîtrisez parfaitement l'art du dialogue et ne laissez que peu de place aux paroles vaines. Il me semble que vous surpassez même l'évêque en matière de discours et de discorde. » Il reprit son souffle et adopta une attitude plus sincère. « Néanmoins, la décision ne m'a pas paru si difficile, car je n'avais d'autre choix que d'insister pour obtenir une audience. » « Avec vous. Si vous étiez le Diable, comme l'ont prétendu mes soldats, alors je suppose que vous seriez tout à fait disposé à me proposer une sorte de pacte, et peut-être même à m'offrir des options qui m'étaient inaccessibles. »

Lazare l'interrogea, une appréhension croissante dans sa voix : « Quel genre... euh... si vous voulez bien... quel genre de pacte ? »

« Assurément, un accord qui sauverait la vie de mon peuple — en échange de la mienne, bien sûr », admit D'Alcicourt en reprenant sa place face à Lazare.

Lazare s'éclaircit la gorge et déclara solennellement : « Peut-être le Diable prendra-t-il plus que votre vie, mon Seigneur. Qu'en est-il de votre âme ? »

L'homme acquiesça. « Oui, mon âme, en échange de la défaite d'Hugon et de la protection éternelle de mes terres et de mon peuple contre les bouchers comme lui. » Il joignit les mains devant lui. Et il sourit, s'exclamant avec joie : « Cependant, par la grâce de Dieu, le pacte n'a pas eu lieu, car vous n'êtes pas le diable, mais simplement un homme chrétien ailé capable de sauver mes frères chrétiens de la propagation vile d'Hugon ! » Il leva les poings vers le ciel et s'écria joyeusement : « Au nom du Christ, mes prières ont été exaucées par l'envoi divin d'un homme volant qui peut nous délivrer du diable, qui est Hugon, et protéger mon peuple de son mal grandissant ! Vraiment, le Seigneur agit de façon merveilleuse. » Il se tourna vers ses soldats. « N'est-ce pas ? »

« Oui, mon Seigneur », répondirent-ils avec révérence.

Lazare serra les dents et ferma brièvement les yeux, pesant le pour et le contre. « Et pourtant, vous insistez pour que j'ôte la vie à un autre homme. »

D'Alcicourt pinça les lèvres et hocha la tête. « Malgré les bonnes et pieuses intentions « J'imagine que vous pourriez avoir des réserves quant à une telle entreprise. » Il glissa la main dans son gilet et en sortit une bourse qui tintait. « Je suis également disposé à vous offrir une généreuse compensation. » Il secoua la bourse. « Trente-trois pièces d'or génoises devraient apaiser vos inquiétudes, n'est-ce pas ? » Il desserra les bretelles de la bourse et déversa les lourdes pièces d'or sur la table entre eux, ajoutant : « La plupart des hommes ne gagnent jamais autant de toute leur vie ; cependant, tout cela vous reviendra à votre retour sain et sauf. Je suis un homme d'honneur et ma parole est sacrée. » Il sourit et se pencha vers Lazare, demandant : « Alors, que diriez-vous du salaire d'une vie entière pour le travail d'une seule soirée ? » D'Alcicourt haussa les sourcils et attendit la réponse de Lazare .

Lazarus jeta un regard méfiant entre le poignard renversé, la pointe enfoncée dans la table, et le tas d'or partiellement scintillant qui gisait dans la longue ombre du couteau. Il secoua la tête et se détourna. « Tout ne s'échange pas, monseigneur. » Il se retourna vers lui et leva les mains, visiblement déconcerté. « Vous avez dit être prêt à offrir votre âme, alors qu'il ne vous appartient pas ; et maintenant vous insistez pour que je prenne la vie d'un homme, alors que je n'en ai pas le pouvoir. » Il laissa retomber ses mains sur ses genoux et soupira. « Pardonnez-moi, mon Seigneur ; en toute conscience, je ne peux faire ce que vous me demandez . »

Le visage de d'Alcicourt s'assombrit. Il serra les mâchoires en remettant les pièces dans sa bourse. Il resserra les sangles, glissa la bourse sous son gilet et entrelaça ses doigts sur la table.

et il scruta profondément le visage de Lazare . Puis, rompant le bref silence, il lui demanda : « Lazare, as-tu déjà entendu parler de l'histoire des trois prophètes et du serpent ? »  
« Je n'en ai pas », admit Lazare.

« Alors je dois vous le raconter » , déclara-t-il en se calant plus confortablement sur son siège. Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Lazare, comme s'il regardait au loin. « Voici comment cela s'est passé ... »

Il était une fois trois frères dotés du don de prophétie. L'aîné était aveugle, mais possédait une ouïe très fine ; il pouvait percevoir le mal de très loin. Le cadet avait une vue exceptionnelle ; il pouvait entrevoir toutes les possibilités et, grâce à elle, changer le cours du destin. Quant au benjamin, il parlait peu, mais possédait un don extraordinaire : il pouvait parler aux anges.

Un matin, les deux frères aînés préparèrent un festin et; puisque le plus jeune vivait à l'écart d'eux ; ils partirent donc chercher leur frère. un village voisin. Alors qu'ils descendaient le seul chemin fréquenté entre les deux villages, le frère aveugle s'arrêta et les avertit : « J'entends la présence du mal au sommet de la prochaine colline ; c'est un serpent prêt à bondir, tapi dans l'ombre. »

Le frère du milieu scruta le chemin et répondit : « Oui, c'est bien ça. » Cependant, j'aperçois un chemin sinueux à travers les bois, qui nous conduira sains et saufs au village de notre frère. L'aîné se plaignit : « Je ne connais pas la vaste forêt comme le chemin droit et étroit. Peut-être pourrions-nous continuer et tuer le serpent avant qu'il ne frappe. » Inquiet pour le serpent, il ajouta : « Cependant, étant aveugle, j'attendrai ici pendant que vous le tuez. » L'autre, tout aussi effrayé par le serpent, répondit : « Peut-être ne devrions-nous pas tuer une créature de Dieu, puisqu'il nous a dotés d'un sens aigu pour l'éviter ? Et puisque tu es aveugle, il pourrait te mordre pendant que j'essaie. » Ils se mirent d'accord, trouvant de bonnes raisons d' éviter complètement le serpent ; et ils s'enfoncèrent dans le bois, en route vers le village.

Ce soir-là, les trois frères redescendirent le chemin du village, fous de joie à l'idée de la fête à venir, ignorant tout du sort qui les attendait. Aussitôt, le serpent bondit et mordit le talon du plus jeune. Les deux aînés le mirent en lieu sûr et le soignèrent sous un figuier. Puis , chacun accusa l'autre du malheur de leur cadet.

Le frère du milieu reprocha à l'aîné : « Tu savais que le serpent était sur le chemin, et pourtant, à notre retour, tu ne l'as pas entendu ! Maintenant, notre frère est frappé ! »

L'aîné réprimanda le cadet : « Et vous saviez que le serpent était aussi sur le chemin, puisque tu as refusé de le tuer quand je te l'ai demandé. de vous ! Maintenant, notre cher frère est proche de la mort !

Alors, le plus jeune se mit à parler en langues et effraya les hommes, qui se turent. Il leur dit qu'un ange lui avait parlé, disant : « C'était Dieu, qui a placé le serpent sur le chemin, afin de savoir qui est digne de suivre cette voie. Et puisqu'il a béni vos frères en leur accordant un Ils avaient un sens aigu du Mal, et pourtant ils ne manifestèrent ni urgence ni devoir de l'éliminer ; Il déclara, désormais, que le serpent deviendrait tel un dragon sous les pieds, frappant les talons de chaque villageois, jusqu'à ce qu'il soit tué.

À ces mots, les deux frères se levèrent d'un bond et se mirent à battre les broussailles, poursuivant le serpent le long du chemin jusqu'à ce qu'ils finissent par le tuer . Et comme témoignage, ils rapportèrent sa dépouille au figuier, pour y découvrir que leur frère était mort.

Les coudes appuyés sur la table, les doigts toujours entrelacés, d'Alcicourt étudia attentivement le visage de Lazare en expliquant : « Comme pour les trois frères, leur manquement à leur devoir de combattre le mal devint le mal même qui causa la mort de leur frère. Et de même que le serpent ne vit que pour frapper et dépouiller tout homme de bien ; « De même, Hugon fait de même. » Il tapota doucement la table. « Écoute-moi, Lazare ; toi seul peux t'approcher du serpent et le tuer. Si tu refuses, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants de bien périront. Et Hugon continuera de tuer jusqu'à la fin de ses jours. En tant qu'homme volant de Dieu et serviteur de sa Bonne Armée, tu dois reconnaître ta... » Un don extraordinaire et un devoir suprême : sauver son peuple du mal. Vous m'entendez ? C'est votre devoir divin, aujourd'hui.

Lazarus souffla et se détourna lorsque d'Alcicourt s'approcha brusquement pour apaiser ses inquiétudes. « Non, écoute-moi bien, Lazarus. Tue ce démon, Hugon, et je te nommerai gouverneur personnel du château et des terres de Gildard, te fournissant une armée conséquente pour régner sur la région. Dès lors, tu ne manqueras de rien pour le restant de tes jours. Je te donnerai tout cela pour un acte que tu accompliras aisément en si peu de temps. Ma parole est ferme et définitive, tant que nous vivrons, tant que tu seras à mon service. »

« Et pourtant, vous me demandez de tuer » , intervint Lazare, les yeux toujours rivés sur le poignard. « Peut-être y a-t-il... »

« Une autre solution, un arrangement juste et équitable entre vous deux ? » Il se pencha en avant, insistant :  
« Je ne peux pas ôter la vie à cet homme , Lord D'Alcicourt, je ne le peux tout simplement pas. »  
Le noble frappa la table du poing. Le couteau tomba sur le côté. « Au nom de Dieu ! » Il se leva. « Avez-vous donc le moindre sens du devoir ou la moindre compassion pour vos semblables chrétiens ? »

Lazare baissa les yeux en guise de réponse humble : « S'il vous plaît, Seigneur ; selon les commandements donnés par Moïse, ôter la vie à un autre homme est un péché grave. » Il est également écrit : Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps sans toucher l'âme. Craignez seulement ce qui peut détruire les deux. Comment pourrais-je faire preuve de devoir ou de compassion envers mon prochain et le tuer ? Comment puis-je servir Dieu et nier son autorité en même temps ?

D'Alcicourt se tourna vers ses gardes, leva les bras, puis les laissa retomber. Il les fixa, visiblement abasourdi. « Quel est donc ce signe ? Serais-je maudit ? » Il tendit la main à Lazare en guise de présent, tout en se plaignant : « Il est là, dans mon propre château, la solution à son problème. Ces ailes suffisent à arrêter le démon Hugon, là où toute mon armée échoue. Comment ai-je pu avoir la chance de trouver un homme volant, pour ensuite apprendre que le zèle de sa foi le rend impuissant face au Mal ? » Il leva les yeux au ciel. « Mon Dieu, j'ai déjà perdu tant de braves gens ! »

« Cela doit-il être une épreuve comme celle de Job ? » demanda-t-il à ses soldats, incrédule. « Peut-il y avoir un pire présage pour un peuple que celui-ci ? »

Les soldats baissèrent les yeux.

D'Alcicourt frappa la table de ses paumes et se pencha vers Lazare en grommelant : « Très bien. À cause de vous, j'ai déjà perdu de nombreux soldats valeureux, beaucoup de vivres et de provisions, et un temps précieux. Avec l'attaque imminente d'Hugon , je ne pouvais me permettre d'en perdre aucun ! »

D'Alcicourt poursuivit calmement : « Toutefois, puisque ces pertes découlent de mes propres décisions, je n'ai d'autre choix que de les accepter. Après tout, je ne saurais remettre en cause votre bonne foi ; cependant, cette décision vous incombera assurément , car elle entraîne une mort certaine et terrible pour des centaines de chrétiens, pour la plupart des femmes, des enfants et des personnes âgées. » Puis, pointant un doigt accusateur vers Lazare, il lança : « Que l'Histoire se souvienne à jamais qu'un homme volant, seul et égoïste – Lazare Gogu – les a tous massacrés de son épée puissante, empreinte de suffisance ! » Il saisit le poignard sur la table et le rengaina, ajoutant avec un regard dédaigneux : « Une épée d'une telle ampleur, d'un tel calibre, qu'elle n'a même pas besoin d'être brandie pour tuer des milliers d'hommes ! » Il se détourna et se dirigea d'un pas décidé vers la porte, criant : « Gardes ! »

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement lorsque Lord d'Alcicourt et ses soldats quittèrent la pièce, laissant Lazare méditer sur les obligations possibles et les attentes qui en découleraient.

pourrait accompagner tout homme volant chrétien prescrit.

~\*~

Au-delà des remparts du château, le manteau de la nuit descendait de l'est ; et le soleil couchant projetait ses derniers rayons, marquant une nouvelle nuit depuis la capture de Lazare. Dans le ciel, les premières étoiles du crépuscule perçaient les nuages vaporeux et leur voile pourpre. au crépuscule. Et sur cette terre d'ombres profondes et de vallées endormies, plein ouest du château d'Alcicourt , à moins d'une lieue à travers champs sombres et forêts denses, une armée prête de trois mille cavaliers et fantassins se déploya. Le lit rocailleux d'un ravin sinueux. En tête de la colonne sinueuse, un grand chevalier était assis sur sa selle. La visière de son casque relevée, il ajustait les fers de son armure sur ses poings et ses avant-bras : c'était Hugon de Borbonaise. Deux chevaliers à cheval l'accompagnaient.

À gauche d'Hugon, un chevalier désigna du doigt le ravin et un virage. « Monseigneur, il revient. »

Hugon leva les yeux vers un éclaireur qui s'avancait, guidant sa monture le long d'un talus abrupt et s'immobilisant au fond du ravin. Puis, il se mit à galoper, tandis qu'Hugon s'interrogeait à voix haute : « Le diable d'Alcicourt n'a-t-il pas tué le garçon ? » Il jeta un regard méfiant à ses deux chevaliers. « C'est soit un bon présage, soit un grand malheur, habilement dissimulé. » Il observa l'éclaireur qui s'approchait à la hâte et informa ses hommes : « Il porte quelque chose sur lui ; soyez prêts. » Les deux soldats empoignèrent leurs épées et suivirent l'approche du jeune homme . L'éclaireur serrait un paquet de tissu dans une main, le pressant fermement contre ses côtes.

Le soldat à la droite d'Hugon suggéra : « Peut-être est-il blessé ? »

Hugon secoua la tête. « Il est assis trop droit pour une telle blessure ; et son cheval est vigoureux. »  
« Soyez prêts à la ruse, voire au voile du Diable en personne. » Tandis que l'éclaireur s'avancait, les deux chevaliers baissèrent leurs visières et dégainèrent leurs épées. Hugon resta impassible.

L'éclaireur ralentit, sa monture soufflant fort.

Hugon s'excusa de son retard. « Le château n'est pas dans le royaume d'Angleterre, mon garçon. »  
« Pardonnez-moi, monseigneur », dit l'éclaireur essoufflé. « Le serviteur était âgé et est arrivé en retard. Le chemin du château jusqu'à la lisière du bois était long pour lui. »  
« Alors, dites-le ; que dit le serviteur ? »

L'éclaireur rapprocha sa monture d'Hugon, se pencha en avant, reprit son souffle et murmura : « Votre astrologue dit vrai, selon ses visions, monseigneur. En vérité, le seigneur d'Alcicourt a capturé un démon ailé. Il le garde sous haute surveillance, dans une des cellules du couloir inférieur, l'accueillant comme un hôte de marque. De plus, l'évêque a... »

Un décret officiel, émis au nom du Saint-Siège, affirmait qu'il s'agissait d'un homme volant chrétien ; cependant, l'évêque a depuis disparu. Le serviteur a également témoigné, disant : « Si vous attaquez le château assez tôt, les défenses de seigneur d'Alcicourt ne seront pas prêtes. » Le garçon acquiesça. « Je crois qu'il a raison, seigneur. Je n'ai pas vu le château lourdement gardé. De plus, les paysans sont restés au village et ne semblent pas s'inquiéter. » Et je n'ai vu aucune patrouille le long de la lisière du bois ni au-delà — rien, à part un lièvre dans les bois.

Hugon désigna du menton le paquet que tenait l'éclaireur . « Alors, tu m'as attrapé un lièvre ? »

« Oh ! Non , monseigneur », rétorqua l'éclaireur en tendant le paquet à Hugon. « Je me suis arrêté pour rien. C'est un présent du serviteur, qui se réjouit de votre venue. C'est un témoignage de sa reconnaissance et de sa loyauté. Il a veillé à y inclure de quoi vous nourrir, vous et vos compagnons, et m'a dit qu'un banquet vous est préparé. »

Hugon pesa le paquet dans sa main avant de déplier le tissu et de révéler des tranches de porc. Il huma la viande et hocha la tête avant de demander à l'éclaireur : « Un bon repas. » avant la bataille ; qu'en pensez-vous ?

« Oh oui, monseigneur ; un excellent plat, à ce que je vois », reconnut le jeune homme avec un sourire, « et préparé dans les cuisines mêmes de votre ennemi . » Il chercha du regard une lueur d'amusement chez les deux chevaliers d'Hugon , mais ne trouva que des regards durs. Ils rengainèrent leurs épées.

Hugon répondit au garçon : « Exactement, comme tu le dis, de la nourriture de mon ennemi. » Il replia le linge et lui lança le paquet. « Rassasie. »

Le garçon déglutit difficilement. « Monseigneur ? »

« Vous connaissez ce bon serviteur mieux que quiconque ici présent, l'ayant vu, lui ayant parlé et l'ayant regardé droit dans les yeux. Ne l'avez-vous pas trouvé de bonne foi ? »

« Oui, mais il m'a dit que ce cadeau était spécialement destiné à toi — que je ne mangerais pas de viande en chemin. »

« Pourtant, tu n'es pas encore en chemin, puisque tu es maintenant ici avec moi. Et il a dit qu'il y en avait largement assez pour les autres, n'est-ce pas ? »

« Oui, mon Seigneur. »

« Alors je vous offre de la viande, et un ventre plein avant la bataille. Mangez ! »

Le chevalier à la droite d'Hugon se plaignit : « Ce n'est qu'un enfant, monseigneur. Il a obéi à tous vos ordres. »

Le soldat à la gauche d'Hugon réfutant l'autre : « S'il avait obéi à tous les ordres de mon seigneur, le garçon serait en train de mâcher sa viande, n'est-ce pas ? »

« En effet », approuva Hugon. « Goûte à la viande, mon garçon ! Mange à ta faim. »

Le chevalier à sa droite leva les yeux au ciel et se détourna ; tandis que celui de gauche riait et se léchait les babines en voyant l'éclaireur. Le jeune homme ouvrit le linge et dévora le

offre.

Hugon se retourna pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et remarqua les derniers rayons du soleil couchant. « Avec Le Christ, Sa Sainteté et mon bon astrologue, avec sa plaque lunaire, le destin est avec nous. Il se retourna vers ses chevaliers. « Et lorsque les terres d'Alcicourt seront unies sous ma bannière, les deux régions ne formeront plus qu'une seule et grande province, vouée uniquement à servir la volonté de Dieu, en tant que force inébranlable et dévouée à la défense de la France par Sa Majesté . » Hugon mena sa monture vers le soleil couchant, inspecta son armée et donna des ordres au chevalier. À sa droite. « Je veux que vous vous assuriez que les chariots de munitions sont bien en place pour une progression rapide. Je m'attends à ce que vos hommes positionnent la ligne de chariots de siège avant que les archers de d'Alcicourt n'atteignent les remparts. Au même moment, les béliers devront être en place. » Puis il donna cet ordre au chevalier à sa gauche : « Que tes hommes nettoient le village et repoussent les paysans vers le château, en les maintenant à portée des archers de d'Alcicourt , tandis qu'une partie de tes meilleurs soldats renforce le bombardement des portes. Maintenant, dis aux troupes que nous allons de l'avant. »

Après que les deux capitaines d'Hugon se furent enfuis de son flanc, il fit demi-tour et observa l'éclaireur qui s'efforçait d'engloutir une bouchée de viande. Il claqua des doigts et fit un signe de la main, et Le jeune homme obéit, replia le tissu et remit le paquet. Hugon glissa le paquet dans la sacoche de sa selle et congédia le soldat. « Rejoins les rangs, mon garçon. » L'éclaireur tira sur les rênes et éperonna sa monture.

Seul désormais, mais à la tête d'une armée, Hugon leva les yeux vers le ciel sombre de l'Orient et murmura : « Les mauvaises actions ne restent pas impunies, d'Alcicourt. Tu as peut-être le diable parmi toi ; pourtant, je te prendrai la tête, comme Dieu prendra ton âme. » Il se pencha sur le flanc de sa monture, souffla sur ses naseaux et se rassit en selle. Ainsi, entre les parois rocailleuses d'un lit de rivière asséché, l'armée du seigneur Hugon se prépara à partir. Les bêtes hennissaient et les soldats hurlaient des ordres, tandis que le bruit incessant des armures et des armes se mêlait au bourdonnement constant des insectes du soir.

~\*~

Comme une araignée tissant son cocon autour de sa proie du soir, le Temps enroula les cieux mourants dans un cocon de ténèbres, pour ensuite déployer les cieux transmutés dans l'éclat d'une nouvelle aube. Au lever du soleil rouge, chaque ombre persistante se dissipa, adoucissant les angles aigus des remparts peu défendus du château d'Alcicourt . Et au cœur même du

Forteresse de pierre, scellée derrière une porte rudimentaire, Lazare demeurait son hôte de marque et son prisonnier sous haute surveillance.

Eljo se dirigea vers le coin de la pièce où il se souvenait du rat mort. Il s'accroupit, passa le doigt sur les dalles et les huma, ne décelant que de faibles traces de poussière et de vin. Perplexe, il se releva et scruta les autres recoins de la pièce, se disant qu'il aurait pu apercevoir la carcasse ailleurs sans le savoir ; mais ils étaient tout aussi vides. Il serra les dents et s'interrogea sur cet étrange souvenir. En soi, l'idée d'un rat mort ne l'inquiétait guère. Ce qui troublait véritablement Lazare, c'était de constater, pour la première fois, que sa perception de la réalité, telle qu'il s'en souvenait, était désormais en contradiction avec la Vérité. Durant toute sa vie dans les catacombes de l'abbaye, il avait toujours perçu les choses telles qu'elles étaient. S'il entendait un bruit, alors ce son était réel et avait une origine précise. S'il apercevait un mouvement du coin de l'œil, alors il y avait véritablement une variation d'ombre et de lumière qui créait l'illusion du mouvement . S'il pressentait la présence du Bien ou du Mal, un article ou une révélation ultérieure venait toujours justifier ce sentiment. Et comme ses souvenirs ne l'avaient jamais trahi, preuve éclatante de sa capacité à retenir chaque mot et chaque il de chaque tome, d'un scriptorium entier—

Il soupira lourdement et se dirigea d'un pas décidé vers la table, écarta le mystère du rat mort et repoussa ses cheveux en arrière.

Il dressa l'oreille vers la porte rudimentaire, entendant de nouveaux bruits à l'extérieur. Enfin, des sons Le bruit du loquet métallique de la porte précéda l'entrée de la même lavandière, un tissu noir drapé sur son bras.

Lazare sourit, mais elle ne lui rendit pas son sourire. Au lieu de cela, elle déploya l'étoffe et la lui présenta : une chemise noire, taillée spécialement pour lui. « Pour ce que ça vaut, celle-ci vous ira mieux. » Elle le foudroya du regard et ajouta : « La

« Ma chemise blanche est tachée de vin. » Elle s'avança, souleva la chemise et la lui tendit. « On y va ? »

« Oh oui », répondit Lazare en se laissant glisser contre la chemise tandis qu'elle l'habillait. Il suggéra : « Je pourrais peut-être frotter l'autre chemise ; j'ai nettoyé bien des robes tachées de vin. »

« Et de quelle couleur étaient ces robes ? » demanda-t-elle d'un air suffisant.

« Des nuances de brun ; la plupart du temps, oui. »

« Exactement ; elles n'étaient pas blanches. Le blanc est impitoyable. Désormais, tu peux porter du noir – de la tête aux pieds – afin de ne plus être troublé par les taches corrompibles du vin, du vice , de la gaucherie ou de toute autre débauche qui te souille. » Elle ajusta la chemise autour de ses ailes, le fit tourner sur lui-même et s'occupa de boutonner sa blouse. Elle ne proposa rien d'autre et garda les yeux fixés sur ses mains. Lazare observait ses lèvres à plusieurs reprises.

en fronçant les doigts à chaque nouveau bouton, comme on a tendance à le faire lorsque les doigts deviennent moins agiles avec l'âge.

Lazare, sombre, détourna le regard. « Veuillez excuser ma maladresse ; je n'ai pas voulu tacher la chemise. »

« Oh, ce n'est pas la tache », remarqua-t-elle précipitamment. « Ce n'est rien. »

« Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ? »

« Rien, je vous dis. Et ne vous préoccupez pas d'une vieille veuve sotte comme moi. Maintenant, donnez-moi votre bras. »

Lazare tendit le bras tandis qu'elle redressait sa manchette. Il demanda : « Dites-moi, s'il vous plaît, en quoi vous ai-je offensée ? Puis-je réparer mon erreur ? »

La femme rit d'un air moqueur et leva les yeux au ciel, se contentant de redresser son autre manchette.

Lazare posa doucement sa main sur la sienne et immobilisa ses doigts. Pendant un instant, quand leurs regards se croisèrent, et Lazarus perçut la douleur dans ses yeux. Soudain, elle retira ses mains des siens, recula d'un pas et croisa les bras. « Vous n'en avez pas le droit, Maître Lazarus. »

Lazare déclara : « Je ne comprends pas. Si ce n'est pas la chemise, alors qu'est-ce que j'ai fait ? »

Elle secoua la tête et le regarda d'un air sévère. « Tu n'as rien fait ; et tout est comme il se doit, pour toi. Il ne m'appartient certainement pas de me mêler de tes affaires. »

Elle tendit brièvement la main vers lui, en guise de présentation, et poursuivit : « Tu as pris un bain de noble , un festin de roi ; et te voilà paré des plus beaux vêtements. De plus, tu es poli en tout point et tu as des convictions profondes sur ce que tu crois être le bien et le mal – une qualité qui te sera sans aucun doute précieuse. Qui plus est, tu jouis d' une excellente santé et tu devrais vivre une vie longue et riche en événements – libre de toute contrainte, si ce n'est la tienne et celle de Dieu. Et avec tous tes mérites et toutes tes grâces, tu as maintenant la chance de savoir que mon Seigneur a l'intention de te libérer, afin que tu puisses t'envoler loin d'ici et oublier ce lieu troublé. »

Lazare rayonna instantanément de joie. « Il a accepté de me libérer ? »

Elle hocha la tête et dit solennellement : « Cela, il l'a. Monseigneur est un homme au cœur bon et généreux, même envers ceux qui pourraient ne pas posséder les mêmes vertus. »

Lazare perdit son sourire. « Je souhaite seulement ... ce qu'il m'a demandé ... peut-être ne le savez-vous pas... »

« Je sais tout, Maître Lazare, même plus que vous ne le pensez. »

"Oh?"

Elle souffla, mit ses mains sur ses hanches et hocha la tête avec emphase en parlant.

« En effet. J'ai été la femme de chambre personnelle de Maître d'Alcicourt et de son... »

Mes journées sont presque entièrement consacrées à mes enfants. Je suis au courant de tout ce qui se passe, même au moment où cela se produit.

Par conséquent, je sais qu'il vous a témoigné une courtoisie sans pareille, comparable à celle qu'il a jamais accordée à un hôte de marque. Je le sais, même les bottes Les chaussures que vous portez appartenaient à son père ; et la blouse que vous portez maintenant, elle lui appartient aussi. Et je sais que, malgré la pénurie de nourriture, il a insisté pour que vous profitiez d'un festin qu'il n'a jamais demandé lui-même – un banquet digne de Sa Majesté le Roi de France. Et ce jour, je le sais maintenant, lorsque j'ai imploré une audience auprès de lui, insistant pour qu'il ouvre les portes de sa chambre, vous ne nous sauverez pas d'Hugon, à cause de... vos propres convictions.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais elle le coupa : « Maître Lazare, j'ai vu aujourd'hui quelque chose que je n'ai vu qu'une seule fois en toute ma vie : l' expression de douleur inoubliable que j'ai vue le jour où monseigneur apprit que sa bien-aimée dame d'Alcicourt et ses frères avaient été massacrés par Hugon au château de Gildard. Voulez-vous savoir ce que j'ai vu, Maître Lazare ? »

Lazare commença : « Qu'avez-vous... »

« Je le tenais dans mes bras pendant qu'il pleurait... pleurait, cracha-t- elle, comme un petit garçon ! »

Ses yeux se remplirent de larmes ; pourtant, elle se tint à carreau et poursuivit : « Voyez-vous, il ne pleurait pas pour lui-même. Non, non... je connais son cœur. Il pleurait pour nous... pour nous tous qu'il ne peut protéger. Il sait ce qu'Hugon va nous faire et se sent impuissant à l'empêcher. »

Elle a alors trébuché jusqu'à la table et s'est effondrée sur le banc, les mains en coupe sur le visage. Elle a éclaté en sanglots étouffés et en larmes.

Lazare se tenait maintenant au-dessus d'elle, se sentant complètement impuissant. Il se tourna vers la porte, espérant peut-être que ses cris parviendraient à d'autres qui pourraient la reconforter. Mais la porte ne s'ouvrit jamais aux lamentations de la femme. Il serra les dents et scruta les murs, comme pour y trouver une inscription, les mots justes pour la consoler, pour apaiser sa douleur et calmer les battements de son propre cœur. C'était comme si ses cris provenaient de ses propres souffrances refoulées, comme si elle pleurait pour tous, y compris pour lui. Et à chaque nouvelle explosion de chagrin, il avait l'impression qu'un couteau s'enfonçait toujours plus profondément dans sa poitrine, le rongant jusqu'au plus profond de son être. En lui, les émotions s'entrechoquaient ; la douleur, la colère et le chagrin semblaient bouillonner d'un vase profond et déchiré. Lazare regarda la femme désespérée, le visage enfoui dans ses mains. Et la larme suivante, qu'il attendait, ne coula pas le long de son bras, mais sur sa propre joue. Les premières larmes ont coulé. Et j'ai eu l'impression qu'il se mettait à pleuvoir partout, même au jardin d'Éden. Lazare se mordit la lèvre et pleura la famille défunte de la femme, car ils ne pouvaient pleurer pour Il pleurait pour d'Alcicourt et son peuple, car ils n'avaient guère d'espoir d' être sauvés par Hugon. Et il pleurait pour lui-même, car il n'était pas prêt à surpasser son père et à sauver des centaines de personnes du Mal.

En lui, des convictions se transformèrent en angoisse et en colère...

Il frappa violemment la table de ses poings, effrayant la femme qui se tut.

« Maître Lazare, pardonnez-moi », implora la femme en reprenant ses esprits.

Lazare s'essuya rapidement le visage et prit une inspiration. « J'obéirai à sa volonté. Si vous le voulez bien, je cherche... »  
une autre audience avec Lord D'Alcicourt.

« Oh, mon Dieu, allez-vous nous sauver ? » La femme se leva brusquement et se jeta sur Lazare avec une telle joie qu'elle faillit le faire tomber.

Elle le lâcha et essuya sa joue. Avec un large sourire, elle l'informa : « Je vais chercher mon seigneur sur-le-champ ! Il va être fou de joie ! » Elle fit mine de se détourner avant de lui saisir le bras. « Oh ! Avez-vous besoin de quelque chose de plus, Maître Lazare ? »

Lazare ne répondit pas, ni même ne lui prêta attention. Il fixait intensément la porte rudimentaire, plongé dans le silence.

La femme suivit son regard jusqu'à la porte. « Maître Lazare ? » Elle se retourna vers lui.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Lazare détourna les yeux de l'entrée. « Que signifient ces deux cornes ? »

Elle jeta un coup d'œil à la porte à la recherche de cornes, même si elles y étaient fixées. « Il n'y a pas de cornes là, Maître... »

Le son d'une trompette lointaine résonna dans les couloirs inférieurs du château et Lazare désigna la porte du doigt, ajoutant : « Maintenant une troisième fois, tandis que les hommes hurlent. »

Elle se couvrit la bouche. La femme fixa Lazare, déversant son âme tout entière dans ses yeux ; et il perçut dans sa terreur l'horreur d'une mort imminente. Il la regarda. Son teint était pâle comme la couleur de sa chemise d'avant, d'une blancheur presque spectrale. Elle se tenait là, devant lui, comme agonisante.

Seule la couleur de ses yeux resta inchangée, leur blanc prenant une teinte cramoisie et se remplissant de larmes.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il.

Et avant qu'il puisse la calmer, elle s'est précipitée vers la porte et a frappé dessus. « Ouvrez ! Ouvrez la porte ! »

Lazare entendit le bruit des pas des gardes alors qu'il s'approchait de la femme. « Qu'y a-t-il ? »

« C'est Hugon ! » s'écria-t-elle en donnant un coup de pied dans la porte. « Gardes, ouvrez cette porte immédiatement ! »

Lazare la rejoignit, et sous son poing qui frappait, la porte trembla contre son cadre.

La porte s'ouvrit brusquement, révélant une nuée de soldats prêts au combat. Lazare les reconnut.

En tête — un soldat géant entièrement recouvert de cheveux roux.

« Loué soit Dieu ! » soupira la femme. Elle saisit Lazare. « Viens, dépêche-toi ! »

Elle se pencha vers son oreille et murmura avec force : « Avec tes ailes, tu pourrais trouver un moyen de t'échapper par la fenêtre la plus haute du château. Je peux t'y emmener. »

Le soldat roux s'avança et se glissa entre eux. Il retira la main de la femme de celle de Lazare et lui dit : « L'homme volant reste ; allez-y. » Il appela deux gardes. « Escortez la femme jusqu'au donjon intérieur. Elle doit s'occuper des blessés. »

« Attendez ! Non ! » protesta-t-elle en se débattant contre l'emprise des deux gardes. « Il ne peut pas rester ! Lâchez -moi ! » Ils la tirèrent vers la porte tandis qu'elle se débattait et criait : « Il a accepté de tuer Hugon ! Laissez -le partir ! Fichez-moi la paix ! »

Le géant rouge tenait Lazare à distance, pressant fermement sa main sur sa poitrine tout en criant par-dessus les cris de la femme : « Il ne peut pas rester sans protection ! » Il hurla à ses escortes : « Allez-vous-en ! »

« Avec elle ! » Il dégaina un poignard contre Lazare et grommela : « Allez-vous-en, vous aussi ! »

Lazare se recula au fond de la pièce tandis que le grand homme se retira vers l'entrée en aboyant par-dessus son épaule : « Nous enfermons l'homme volant à l'intérieur et bloquons cette porte. »

Tandis que les cris de la femme se perdaient dans un murmure lointain de hurlements superposés, Lazare, appuyé contre la table, observa l'homme aux cheveux roux faire sortir ses soldats de la pièce. Avant que celui-ci ne referme complètement la porte, il jeta un coup d'œil par l'étroite fente. Il s'apprêtait à demander à Lazare : « Tu as accepté de tuer Hugon ? »

Lazare serra les dents et hochait la tête.

L'homme baissa les yeux vers les bottes de Lazare et admit : « Hugon se prétend un homme pieux, pourtant nous sommes témoins de ses massacres. Et toi, tu ressembles à un démon ; pourtant, tu serais prêt à tuer le boucher pour nous. » Il secoua la tête. « Si les anges de Dieu sont avec nous aujourd'hui, j'espère qu'ils savent mieux que quiconque qui doit être épargné. » Il soupira profondément et acquiesça. « Si la décision m'appartenait, je te donnerais mon épée et te laisserais partir. » Puis il

Il haussa les épaules. « Qui suis -je pour te capturer ou te libérer de mon propre chef ? Je suis impuissant. Je ne suis que l'homme derrière l'épée. » Le soldat se retira et enferma Lazare derrière la porte rudimentaire, laissant Eljo méditer sur le terrible sort de Naramsin : enterré vivant, et assurément condamné à périr pour ce qu'il était.

Lazare croisa les bras sur la table et médita sur son terrible calvaire, tout en se demandant quelle pouvait être la véritable cause et les moyens de sa résurrection. « Peut-être, pensa-t-il , que le Pauvre Homme en Christ, lui aussi, a réfléchi à sa propre place dans le monde, en ces derniers jours. »

Il fixait du regard le pied en laiton poli du candélabre, reflet de son propre reflet.

Il se retourna vers lui. Il se pencha vers son reflet déformé et en examina les traits grotesques. Tels des miroirs trompeurs chargés de légendes, la surface luisante lui offrait une nouvelle image, avec toutes les facettes d'un homme d'une beauté saisissante — aucune trace de grandes oreilles, de dents de chien, ni des traits familiers de l'Eljo qu'il était réellement.

« Regarde-moi maintenant, père », dit Lazare avec un faible sourire, « je suis recréé, à ton image. »

Il laissa échapper un rire sec, frappa la table du poing et lança vers la porte et ses gardes : « Me voilà enfin immobilisé ! Regardez ! » lança-t-il sarcastiquement en désignant le candélabre.

« Je suis comme vous ; vous pouvez donc me libérer – je ne suis plus un homme volant ! »

Il feignit de rire et attendit une réponse. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Pourtant, il n'entendit que les voix et les bruits des soldats qui se préparaient à se défendre. Le sourire forcé de Lazare s'effaça.

Un soldat aboya de l'extérieur : « Nous tenons cette porte au péril de nos vies ! »

Lazare répliqua à l'ordre du soldat en aboyant : « Alors tenez -le, mais tenez-le ouvertement ! » afin que je puisse me libérer !

Le soldat sembla l'ignorer, poursuivant peut-être ses préparatifs de bataille.

Lazare se plaignit au miroir déformant : « Veulent-ils me protéger en me privant des moyens de me sauver moi-même ? » Il se détourna de son reflet tordu et soupira, s'essuyant les yeux. Une ligne de sueur perlait sur son front.

« Tambout-tambout-tambout— » Le son d'un martèlement lent et régulier résonna au loin. C'était profond et résonnant – le bruit aurait pu ressembler aux battements de cœur massifs et implacables du monde entier, dont les résonances continues grondaient à travers chaque surface de pierre de la pièce. Lazare, immobile comme une statue, fixait les flammes tourbillonnantes du candélabre ; les oreilles dressées, il écoutait les cris et les hurlements lointains mais grandissants de meurtre et de carnage – une bataille semblait faire rage, maintenant à l'intérieur du château. Tandis que le bruit de la mort se rapprochait inexorablement, au point que les cris autrefois indéchiffrables des hommes se transformaient en mots audibles, en noms distincts et en appels aux armes d'hommes déterminés à la guerre, Lazare ne pouvait que rester assis, écouter, spéculer et s'interroger sur son sort, sous la main d'Hugon. « Père », murmura-t-il à voix haute, « depuis le jour de ta mort – « Ni livre ni manuscrit, hormis une carte du monde usée et déchirée, peut-être ai-je recueilli, en si peu de place, plus de choses sur ce lieu maudit que n'importe quelle abbaye ne saurait vraiment en révéler. » Il disparut dans les flammes. Une larme coula sur sa joue.

~\*~

Invariablement, les hommes d'Hugon submergeaient les gardes de la porte de d'Alcicourt, les remplaçant par une nouvelle troupe. Lazare entendit tout, même les derniers mots d'une conversation sincère.

Une prière, lorsque les archers d'Hugon abandonnèrent toute la formation sur place. Il entendit des soldats blessés supplier les hommes d'Hugon, avant que leurs mots ne se perdent dans un hurlement ou Il gémit. Il entendit les voix des officiers ordonnant aux hommes d'enlever les corps et de prendre le contrôle de la porte. Il perçut l'appréhension dans les conversations des gardes nouvellement relevés, qui murmuraient entre eux des diables volants, d'hideux monstres, la Grande Peste, de mauvais présages, des révélations du Mal et autres prophéties entendues de bouche à oreille. Lazare avait tout entendu – et il en avait assez entendu.

Il fixa le candélabre d'un regard noir. Une à une, les bougies s'éteignirent. Sous la lueur de la dernière mèche, il aperçut alors un reflet de lui-même, bien différent et grotesque. Dans les méandres du socle en laiton, sous un angle nouveau, il découvrit un homme à l'allure bestiale, aux oreilles dressées et au visage allongé qui évoquait le museau proéminent d'un chien. Il serra les dents, rejeta cette image déformée et se tourna vers la porte, d'où il entendait encore les gardes chuchoter et s'interroger à son sujet.

Il se leva de table, saisit le candélabre et le jeta contre la porte grossière ; ses morceaux brisés s'éparpillèrent sur le sol. « Je ne suis pas un diable volant ! Je ne suis pas un monstre ! Je suis... »

Il reprit son souffle, se précipita dehors et frappa la porte du poing en hurlant : « Qui est le véritable Monstre, sinon celui qui tue son frère ? Et pour quelle raison ? Garder la même porte, comme son frère avant lui, et me retenir ici, alors que je n'ai jamais tué ? Non, vous êtes les Monstres ! Vous êtes les Démons ! Vous êtes le fléau de tout ce qui existe . »

**Bien et juste ! Tu es la peste !**

Seuls quelques centimètres de bois le séparaient des gardes ; pourtant, il n'entendit aucune réponse, pas même le bruit de pas qui se faufilent ou d'une respiration régulière. Il se détourna et se ressaisit. Soupir lourd.

Un profond sentiment de paix submergea Lazare ; il contourna calmement la table, se dirigea vers le lit de paille et grommela : « Peut-être suis-je ce qu'ils disent. » Il tomba à genoux sur le matelas de paille et médita sur le sort de Naramsin . « Le monde leur appartient. Il n'y a pas de place pour un être qui vole... »

Lazare s'affaissa sur le ventre et ne rechercha que son monde onirique, espérant ne jamais se réveiller et ne plus jamais affronter le cauchemar qu'il avait appris à connaître sous le nom de monde des hommes. En vérité, il aspirait à un lieu de ténèbres et d'ombres profondes, où même les jours étaient comme la nuit. Il ne désirait rien, si ce n'est peut-être quelque chose qui ressemblait à...

Le Royaume du Vide, où tout n'est rien. C'était ce grenier encombré de la Création, où se rassemblaient toutes les créatures les moins fortunées et les plus délaissées ; comme la mouche écrasée, le poisson pris au filet, l'agneau abattu, et peut-être même... des monstres volants.

[Fin du chapitre 15]



Cette œuvre littéraire a été créée exclusivement en hommage à

# Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~